

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 65=85 (1919)

Heft: 10

Buchbesprechung

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'ils sont plus avancés dans la carrière, mais elle a de très graves inconvénients qui, à mon avis, la condamnent absolument.

En premier lieu un soldat de 20 ans ne peut le plus souvent pas être apprécié en connaissance de cause quant à ses aptitudes au commandement. Bon nombre de nos hommes, qui sont de très braves soldats, fidèles et désireux de bien faire, n'auront jamais l'étoffe d'un sous-officier. Ce n'est que plus tard, lorsque ces jeunes gens se seront engagés dans la lutte pour la vie, que leur caractère se sera formé, qu'on pourra les juger et voir s'ils sont aptes à prendre de l'autorité.

Mais je vois à notre manière de faire un inconvénient plus grave encore, c'est qu'elle ne tient pas assez compte de la responsabilité personnelle qui incombe à nos commandants d'unité dans la formation de leurs cadres de sous-officiers. Souvent on entend nos capitaines se plaindre de ne pas pouvoir compter sur leurs sous-officiers, comme s'ils n'avaient pas leur part dans cette regrettable lacune et en fait il faut reconnaître que l'influence qu'on leur laissait exercer dans ce domaine était minime. A peine consultés sur le choix des sous-officiers, nos commandants d'unités les recevaient tout préparés des écoles de recrues et des écoles de cadres et se sentaient, pour la plupart, à peine autorisés à changer quelque chose à leur instruction ou leur éducation militaire.

Si nous voulons remédier au mal signalé, il faut établir que la formation des cadres incombe en toute première ligne aux commandants d'unités, qui seuls désignent les aspirants sous-officiers et qui exercent une influence prépondérante sur l'instruction de leurs sous-officiers. Un homme ne pourrait ainsi être nommé sous-officier qu'après avoir fait du service dans son unité pendant une ou plusieurs années et y avoir fait ses preuves. Il ne gagnerait ses galons dans la règle qu'après plusieurs années de service, à un moment où il offrirait des garanties beaucoup plus sérieuses de posséder les qualités requises.

A cet âge-là il serait plus difficile de demander aux hommes de multiplier les services d'instruction. Aussi serai-je d'avis de supprimer complètement l'école de sous-officiers et de procéder comme suit:

Les commandants d'unité choisiraient parmi les meilleurs éléments de leur compagnie des hommes qualifiés qu'ils nommeraient appointés et auxquels ils confieraient le commandement d'un groupe. Puis ceux de ces appointés qui donneraient satisfaction seraient appelés à fonctionner dans une école de recrues comme chefs de groupe et pourraient être ensuite promus caporaux. Avec ce système chaque capitaine disposerait d'un corps de sous-officiers qu'il aurait choisi et qu'il aurait contribué avant tout autre à former, sur lequel il aurait par ce fait toute l'autorité désirable.

On ne peut du reste assez insister sur l'importance capitale de cette question. Former un bon cadre de sous-officiers est une des tâches les plus essentielles et les plus intéressantes d'un commandant; cette tâche demande beaucoup d'application et de persévérance; elle donne beaucoup de peine, mais peut procurer aussi de grandes satisfactions. Pour bien la remplir, il faut bien se rendre compte que la tâche de nos sous-officiers est très particulièrement difficile et souvent ingrate, que, pour la remplir avec entrain, il faut se sentir constam-

ment encouragé et soutenu par l'intérêt bienveillant de ses supérieurs.

Nos écoles de sous-officiers, surtout dans l'infanterie, n'ont pas rempli leur but, puisqu'elles ne nous ont fourni que des cadres médiocres sinon mauvais. On peut donc les supprimer et chercher à les remplacer par quelque chose de mieux approprié. A mon avis la meilleure solution serait d'instituer des cours de cadres réguliers, d'une semaine, précédant chaque cours de répétition.

De cette façon on arriverait à supprimer ce défaut très grave de notre ancien système, qui consistait à faire commander à nos sous-officiers des exercices ou des travaux, sur lesquels ils n'étaient nullement au clair. Ne sachant pas exactement ce qu'ils voulaient obtenir de leurs hommes, ils n'exerçaient sur ceux-ci qu'un contrôle sans valeur, ne corrigeaient aucune faute et, en somme, habilitaient leurs soldats à l'à peu-près, tout en minant leur propre autorité.

Si au contraire nous pouvons, avant l'arrivée de la troupe, reprendre en main nos sous-officiers, leur rappeler tout ce qu'ils ont oublié depuis leur précédent service, leur redonner de l'assurance, nous aurons réalisé un immense progrès. Et si ce progrès est obtenu par les supérieurs directs de ces sous-officiers, il s'établira une toute autre solidarité entre officiers et sous-officiers d'une même unité que celle que nous avons précédemment.

Nous arrivons donc ici encore à la nécessité d'augmenter la part d'influence des officiers de troupe sur leurs sous-ordres, en accroissant aussi leurs responsabilités.

En terminant ce chapitre j'insiste sur la nécessité de relever par tous les moyens nos sous-officiers à leurs propres yeux et de poursuivre ce but non seulement par un intérêt constant de la part des officiers, mais aussi par des facilités accordées aux sous-officiers (avantages sérieux de solde, avantages de logements, liberté en dehors des heures de service etc.)

(A suivre.)

Bücherbesprechungen.

Schweizerische Soldaten-Geschichten. In der letzten Nummer besprach mein geschätzter Mitarbeiter H. M. eine Reihe von Schweiz. Soldatenbücher und freute sich darüber.

Ich möchte heute auf zwei weitere Neu-Erscheinungen hinweisen: **Wetterleuchten** von Paul Siegfried, Verlag O. Lütolf & Co. St. Gallen. Preis kart. Fr. 7.40. **Einer vom Heer** von Ernst W. Schwegler. Verlag Aschmann und Scheller Zürich I.

Beide Bücher sind von Offizieren verfaßt, das Eine von einem erfahrenen Hauptmann, das Andere von einem Leutnant. Der Lebens Reife ihrer Verfasser entspricht die Ausgeglichenheit ihrer Werke.

Beide sind geschrieben aus tiefem Erleben heraus, sie zeugen von ernstem Forschen und Denken und entspringen hochsinnigem Ringen nach der Erkenntnis, nach dem Wahren und Rechten.

Sie machen nicht nur den Verfassern, sie machen dem Heere und dem Lande Ehre.

Wo solche Frucht wächst ist guter, gesunder Boden, — solche Arbeit tötet Unkraut und schafft Raum dem Geraden und Ganzen.

Ich trete nicht auf den Inhalt ein. Diese Bücher müssen gelesen werden, nicht nur von unsern Offizieren, sondern von allen Gebildeten unseres Volkes; auch edle, vaterländische Frauen — deren wir so Viele besitzen — werden daran Freude und Genuß haben.

Sie müssen gelesen werden des Geistes wegen der aus ihnen spricht und der Lichte wegen, welche sie auf Volk und Heer werfen.

Siegfrieds „Wetterleuchten“, verflücht die dienstlichen Erlebnisse und Vorgänge enge mit dem ganzen Fühlen und Denken des Volkes, mit dem Werben und Kämpfen der Jugend

um Idee und Liebe. Man steht mitten drin in dem was uns Alle, vorn an der Ernstfront und hinten im Lande, bewegte. „Einer im Heere“ von Schwegler stellt ausschließlicher ab auf Gegensätze des Denkens und Handelns im Offizierskorps.

Beide Verfasser aber zeigen uns beste Typen unseres Heeres. Männer wie sie wohl in solcher Art nur aus unserm Land und aus unserm Herwesen erwachsen. — Und daneben sehen wir andere, die auf Abwegen wandeln, weil sie dem Wesen des Landes fremd oder dessen schlimmen Seiten verfallen waren.

Wenn wir uns oft ärgern über das, was krumm ging in der harten und langen Probe unseres Grezdzienstes, so wird uns hier auch das Gute, Gesunde und Starke vorgeführt. — Es wird auf den Reichtum hingewiesen, welchen das Land birgt und hervorbringt, auf das was wir nur klarer und bestimmter erkennen und pflegen müssen um uns stark und glücklich zu machen. Es wird zum Kampfe gerufen gegen das Bittere und Häßliche, das Geringe und Gemeine.

Dieser Kampf ist das Schöne und Leuchtende der „neuen Zeit“, auf die wir uns rüsten.

Solche Bücher können Vielen unter uns als Wegweiser dienen zum Guten und Rechten. — Zu diesem Zwecke und in diesem Sinne wurden sie zweifellos geschrieben.

Sie leisten auch denen wertvolle Hilfe, welche berufen sind an der Weiterführung und Reform unseres Wehrwesens zu arbeiten.

Wildbolz.

Ballistik. Die mechanischen Grundlagen der Lehre vom Schuß von Dr. H. Lorenz. Professor der Mechanik an der technischen Hochschule zu Danzig. Mit 60 Textabbildungen München und Berlin 1917. R. Oldenbourg. Fr. 5.—

Es ist eine förmliche Wohltat, mitten in dem Schwall von Kriegsschriften wieder einmal eine rein wissenschaftliche Abhandlung in die Hand zu bekommen, die einen zu logischem, scharf mathematischem Denken zwingt. Wer in der Mathematik nicht zu Hause ist, wird allerdings mit dem bedeutenden, gedankenreichen, überaus wertvollen Buch nichts anfangen können; für den in genannter Wissenschaft einigermaßen Heimischen jedoch ist es ein Genuß, den zum Teil ganz neuen Wegen des bekannten Gelehrten zu folgen. Das Werk bespricht nicht nur die innere Ballistik mitsamt der Chemie und Physik der Treibmittel und Sprengstoffe, die äußere Ballistik samt der Kreiselwirkung und der Wirkung der Geschosse am Ziel, sondern auch in durchaus origineller Weise die Schußwirkung auf die Schießgeräte. Es ist also ein grundlegendes Werk von bedeutendem bleibendem innerem Wert.

H. M.

Somme und Oise, die verwüsteten Gegenden. Von einem schweizerischen Augenzeugen. Mit 1 Karte und 4 Tafeln nach photographischen Aufnahmen. Zürich. Orell Füßli 1918. Fr. 3.—

Das ist nun einmal ein wirklich neutrales Buch: der Autor schildert und zeigt dem Leser, ohne je ein schlimmes Wort zu benutzen, was Vandalismus geleistet hat. Streng sachlich, nennt er alles beim richtigen Namen. Das heiße ich vorbildliche Berichterstattung von objektivem Wert. Daß das von der deutschen Heeresleitung angewandte Verfahren den klaren Grundsätzen des Völkerrechtes nicht ganz entspricht, muß jedem unvoreingenommenen Leser einleuchten — aber das wird ihm deutlich gemacht, ohne daß der Augenzeuge Wut- anfälle bekommt und Ausdrücke braucht, die ein Neutraler nie benutzen sollte. Die planmäßig-systematisch verwüsteten Gegenden — das beweisen auch die Bilder — müssen entsetzlich aussehen. „Es ist schwer für den Schweizer, sich ein Bild der Situation und der Gegend zu machen, in der es keine Kartoffelstaude, kein Getreidekorn, keine Frucht, keinen Baum, kein Huhn, keine Kuh oder Ziege, kein Pferd, keinen Wagen oder irgendein Gerät gibt.“ Dieses Buch sollte jeder lesen, dem die Ergründung der Wahrheit am Herzen liegt.

Das nämliche gilt für eine kleine Broschüre desselben Verlags **Hungerkrieg und Beschießung offener Städte.** Wer hat angefangen? von S. Zurlinden. Separatabzug aus der „Illustrierten Rundschau“ (30 Cts). Er wird dann ebenfalls klar sehen, wo das Recht, wo das Unrecht liegt, denn Zurlinden pflegt seine Behauptungen mit Dokumenten sicher zu belegen.

H. M.

Pierre Mac Orlan. Les Poissons Morts. La Lorraine. L'Artois. Verdun. La Somme. Illustrations de Gus. Bofa. Paris. Payot & Cie. 1917. Fr. 4.—

Trotz des eigenartigen, irreführenden Titels handelt es sich um ein Kriegsbuch und zwar um eines der charakteristischsten der Payotschen Reihe, die uns so viel interessantes bietet. Der Verfasser, ein sehr bekannter Schriftsteller, hat beim

Überschreiten der Mosel als ersten und starken Eindruck eine Unmenge toter Fische beobachtet, die den Fluss hinuntertrieben, und der Eindruck blieb, da Mac Orlan eben Impressionist ist. Damit ist die Signatur des im besten Sinne realistischen Werkes gezeichnet und gegeben. Als einfacher Soldat hat er die schreckliche Zeit mitgemacht, als Intellektueller sie empfunden, als Künstler gibt er sie wieder. So ist ein ganz eigenartiges Opus entstanden — un des plus sensibles, wird es der französisch sprechende Leser nennen. Jedenfalls wird es niemand, der sich eine Vorstellung vom Leben des modernen Kämpfers und von der modernen Schlacht machen will, übersehen können.

Die Illustrationen des Mitkämpfers Gus. Bofa sind nicht nur eine Zierde des Buches, sondern auch ein künstlerisch wertvolles Denkmal der grossen Zeit; sie bilden mit dem geschriebenen Wort eine schöne geschlossene Einheit. H. M.

Der Tod von Ypern. Die Herbstschlacht in Flandern von Wilhelm Schreiner. Herborn 1917. Oranien-Verlag. Fr. 5.—

Das Buch vom Heldentum Jungdeutschlands. Der Heeresbericht vom 11. November 1914 meldete: Westlich Langemark brachen junge Regimenter unter dem Gesang „Deutschland über alles“ gegen die erste Linie der feindlichen Stellungen vor und nahmen sie — kurz, lakonisch, ohne Kommentar. Ihn zu geben, hat sich Wilhelm Schreiner zur Aufgabe gemacht: „die vorliegende Schrift stellt die Kämpfe vor Ypern dar, die mit dem Sturm bei Langemark ihren Abschluss erreichten, und versucht, die militärische Notwendigkeit des schwereren Blutopfers jener Tage klar zu machen und jedem zu zeigen, dass diese Opfer sein mussten und nicht umsonst waren, daß wir der jungen Helden nicht nur mit Trauer, sondern mit Dankbarkeit zu gedenken haben. . . .“ Schreiner hat seine Studien an Ort und Stelle gemacht, und seine Angaben sind historisch und militärisch verbürgt: Generalleutnant Walldorf, der Kommandant der 52. Reserve-division, bestätigt es ausdrücklich. Vor allem stand dem Verfasser ein reiches Briefmaterial aus jenen Tagen zur Verfügung, das er klug zu verwenden weiss, sodass sich das Ganze wie ein Leben gewordener grosszügiger Roman liest. Der burschikose Ton, der anfangs vorherrscht und uns oft geradezu missfällt, verschwindet allmählich, die Psyche wird nach und nach anders und klingt schliesslich in Gebeten der Sterbenden aus. . . . So ist ein Werk erschütternder Tragik entstanden, ein hohes Lied der Opferfreudigkeit und Hingabe der Blüte der deutschen Nation, ein erschütterndes und zugleich hehres Gemälde. Wir schliessen uns dem unübertrefflichen Schilderer, als den sich Schreiner ausweist, ohne Einschränkung an, wenn er sein Werk mit den Worten endet: — gerade das dünkt mich das Grosse, dass jener Herbst das junge Deutschland auf den Gipfel des Erlebens erhob. Jene Tage der ersten Liebe, der ersten Not. Jene Tage, in ihrer Tragik so stolz, in ihrem Opfer so reich. Da die heilige Flamme in hunderttausend Herzen schlackenlos glühte und in Leben und Sterben eines gebar: lebendige Pflicht, bewusst zum Opfer bereit — Jungdeutschlands Heldentum. . . .

H. M.

Lieutenant E. R. (Capitaine Tuffran). Carnet d'un Combattant. Paris 1917. Payot & Cie. Fr. 4.—

Es ist ein grosses Seelengemälde, das in diesen fein illustrierten Seiten sich vor uns entrollt, eine Beschreibung des Seelen- und Gemütszustandes des Kämpfers im modernen Krieg mit seinen furchtbaren Mitteln und deren furchtbare Wirkung auf den modernen Menschen. Die Sprache ist, ohne je gekünstelt zu sein, jeweiligen der Lage fein angepasst, sodass auch der aesthetische Genuss nicht ausbleibt. H. M.

Robert Vaucher, Correspondant de Guerre de l'Illustration. Avec les Armées de Cadorna. Exposé des Opérations italiennes depuis la Déclaration de Guerre jusqu'à la prise de Gorizia. Paris 1916. Payot & Cie. Fr. 4.—

Es handelt sich in der Hauptsache um die Zusammenstellung der anschaulich geschriebenen Korrespondenzen an die grosse Zeitschrift l'Illustration zu einem handlichen Band mit brauchbaren Kartenausschnitten. Die Schilderungen der Operationen im Gebirge sind recht lehrreich, hinreissend die persönlichen Erlebnisse, z. B. der Angriff, den Vaucher in einem Panzerkraftwagen, einer „Höllmaschine“, auf österreichische Vorposten mitgemacht hat. Interessant ist es, mit den Darlegungen des Franzosen die hier schon besprochenen „Berichte aus dem Felde. 1. Heft: Von der Isonzofront, 2. Heft: Auf dem italienischen Kriegsschauplatz“ von Oberst K. Egli; „Fünfzehn Monate im Kampfgebiet der Dolomiten“ von Dr. Paul Niehaus; „Kameraden vom Isonzo“ von Otto

König; „Von der Adria zum Ortler“, Kriegsberichte von Carl Graf Scapinelli zu vergleichen. Was einem dabei auffällt, ist der Fanatismus auf der einen, die Vorurteilslosigkeit auf der anderen Seite. Es tut Vaucher förmlich weh, wenn er dem Gegner etwas gutes zubilligen soll, zugeben muss, wie tapfer er sich verhält, wie kühn er vorgeht, wie vorzüglich seine Stellungen „ausgebaut sind u. s. w., ohne dabei zu bedenken, dass er ja mit solchen Feststellungen schliesslich nur die eigenen Truppen ehrt. Natürlich werden dem Feinde alle Scheusslichkeiten untergeschoben. So haben die Oesterreicher alle italienischen Leichen nackt ausgezogen und liegen lassen, — le soldat italien est trop noble pour consentir jamais à s'abaisser au niveau de son adversaire. . . On a retrouvé les fameuses massues ferrées, avec lesquelles les Hongrois assommaient les blessés. Des coutelas ignobles jonchaient également les lignes ennemies. Quant aux balles explosives, c'est par paquets qu'on s'en empare. La bassesse de l'ennemi se juge aux instruments de guerre qu'il emploie et qui sont indignes d'un peuple civilisé. (S. 246). Die Italiener jedoch sind die reinen Engel: ils continuent à recueillir les blessés autrichiens avec autant de soin que les leurs (247). Das letztere wird sicher niemand bezweifeln, und es ist gewiss sehr schön, dass man die internationalen Verträge hält, aber ist es denn nötig, der Kontrastwirkung wegen aus dem Feind ein Scheusal zu konstruieren? Man stelle sich übrigens vor: Ausgerechnet im Gebirgskrieg schleppt man eisenbeschlagene Keulen in Massen auf die höchsten Spitzen, um — Verwundete damit totzuschlagen. Wenn die Sache nicht so traurig wäre, nämlich dem geläufigen Leser so etwas aufzuschreiben zu wollen, so wäre sie zum Lachen.

H. M.

Leopold Chaveau. Derrière la Bataille. Paris, Payot & Cie. 1917. Fr. 3.—

Der Arzt hinter der Front, im Spital, lässt uns einen Blick werfen in seine Arbeit, in die Psyche seiner Patienten. Bilder grossen und Bilder schlichten Heldentums ziehen an unserer Seele vorüber; die Schwester am Krankenlager, die Gattin, die Mutter am Sterbebette ihrer Lieben, der Vater in seiner Not und Pein leben vor uns auf. Und damit der Humor nicht fehlt, rückt auch der „schwarze Franzose“ auf, der so furchtbar schwierig zu behandeln ist. Das Historlein von Moussa z. B. ist ein Kabinettstück. Auch die mehr philosophisch gehaltenen Skizzen sind bemerkenswert.

H. M.

Bayerische Pioniere im Weltkriege. Leistungen und Taten Speyrer Pioniere von Kriegsbeginn bis Frühjahr 1917. Herausgegeben vom Ersatzbataillon des 2. bayerischen Pionierbataillons unter Mitwirkung der Angehörigen im Felde und in der Heimat, bearbeitet von Oberleutnant der Reserve *Karl Lehmann*. Mit 83 Beiträgen von Mitkämpfern, 239 Lichtbildern und Zeichnungen. München 1918 R. Piper & Co. **Ein Gang in den Schützengraben zu den Pionieren** von *Karl Lehmann*, Oberleutnant d. R. im 2. bayerischen Pionierbataillon. Mit 127 Lichtbildern, 4 Kopfleisten und 9 Zeichnungen. München 1917. R. Piper & Co.

Wie nicht anders zu erwarten, sind die beiden Bücher des Piperschen Verlages als Prachtwerke zu bezeichnen. Der Bilderreichtum und die Schönheit der Illustrationen bestehen jede Kritik. Das eine Buch ergänzt das andere: sie bilden trotz aller Selbständigkeit eine geschlossene schöne Einheit. Erzählt uns das erste Leistungen und Taten, so führt uns das zweite die Arbeit systematisch vor und erklärt uns anhand eines überaus vielseitigen Materials das Schaffen der technischen Truppen als Ganzes. Besonders wertvoll erscheint der Umstand, daß jeder, der etwas zu melden hat, zum Worte kommt, vom Kompaniekommandanten bis zum hintersten Soldaten. Und sie erzählen ohne sich zu rühmen, schlicht und einfach Tatsachen, die uns aber zeigen, welche Fülle schlichten Heldentums unter dem einfachen Feldrock verborgen ist. Aus allem heraus leuchtet die Ueberzeugung, daß Disziplin und Hingabe alles überwindet. „Der deutschen Disziplin messe ich besonderen Wert bei . . . Darunter verstehe ich nicht den sklavenhaften Gehorsam vor der Macht, sondern die freudige Unterordnung aus reinem Pflichtgefühl . . . Dieses Pflichtbewußtsein des deutschen Bauern, des Arbeiters, des Gelehrten, des Demokraten und des Aristokraten, wie sie es bei den Eltern sahen, in der Schule lernten und im Leben übten, dieses eiserne Pflichtgefühl hat uns bis heute den Sieg gebracht . . . Darum haben auch unsere alten Soldaten sich so glänzend bewährt, die Reservisten, Landwehrlente und Landstürmer, von denen mancher anfänglich glaubte, sie würden

im Feuer ihre Nerven verlieren . . .“ Es ist wirklich manchmal kaum faßlich, wie die Leute es auszuhalten vermochten, namentlich die vielen, die als Einzelpersonen eingesetzt werden. Nicht umsonst schreibt einer: „Die Märsche in Stellung sind stets eine recht unangenehme Sache, vor allem, wenn man mit nur einem Begleiter geht. Sie erfordern viel Willenskraft. Mit größeren Abteilungen marschiert sich bedeutend besser. Der Herdentrieb wirkt beruhigend.“ So wird der Psychologe manch treffende Bemerkung finden.

Von besonders großem Wert scheint mir der Abschnitt „Großkampftage an der Somme, Tagebuchblätter von Freund und Feind“ im 1. Buch zu sein, da Oberleut. Lehmann hier seine eigenen und die Aufzeichnungen eines gefallenen englischen Offiziers wiedergibt, genau so, wie sie jeweils am Abend eines jeden Tages niedergeschrieben worden sind. So erhalten wir ein klares Bild von den Verhältnissen auf beiden Seiten.

Zum Schluß sei noch der auffallende Umstand erwähnt, daß verschiedene Erzählungen übereinstimmend feststellen, daß beim Abweisen von Sturmanläufen sehr häufig stehend geschossen zu werden pflegt.

Die beiden Werke bilden also eine Fundgrube für jeden Soldaten, nicht etwa nur für den Angehörigen der technischen Waffen, und dürften ihren Wert über den Krieg hinaus behalten. Der Reinertrag soll den Angehörigen des Truppenteils, besonders Hinterbliebenen von Mitkämpfern, zufließen.

H. M.

Lötschen, das ist Landes- und Volkskunde des Lötschentales.

Text von Dr. phil. *Hedwig Anneler*. Bilder von Kunstmaler *Karl Anneler*. Komplet in 4 Lieferungen à Fr. 9.—, geb. das Werk Fr. 45.—. Bern 1917. Akadem. Buchhandlung Max Drechsel.

Was die in Nr. 35 von 1918 angekündigte 1. Lieferung versprochen hat, das ist von den 3 andern treulich gehalten worden, was der verstorbene Verleger Max Drechsel kühn begonnen, was ihm zum Ehrenmal geworden ist, das hat sein Nachfolger Paul Haupt pietätvoll glücklich zu Ende geführt. Durch zielreiches und verständnisvolles Zusammenwirken von Schriftstellerin, Künstler, Verleger und Drucker ist ein Monumentalwerk entstanden, auf das die ganze Schweiz stolz sein kann, handelt es sich doch um ein geradezu vorbildliches Unternehmen großen Stils, das jeder guten Bücherei zur Zierde gereicht, jedem Besitzer fortwährenden Genuß und beständige Freude gewährt.

H. M.

Heucheleien englischer Minister in ihren Kriegsjahren 1914/15. Ein politisches Stimmungsbild von Graf *E. zu Reventlow*. Berlin 1915. Ernst Siegfried Mittler & Sohn. Preis Fr. 1. 80.

Ein interessantes Kulturdokument, das aber in neutralen Augen und wohl auch in denen vieler Angehörigen des deutschen Reiches heute eine wesentlich andere Beurteilung finden dürfte, als der Herausgeber damals, als er es schrieb, erwartete oder auch nur ahnen konnte!

H. M.

Argot. Soldatenausdrücke und volkstümliche Redensarten der französischen Sprache von *Willy Hunger*, zur Zeit Militär-Dolmetscher. Leipzig, Gustav Fock G. m. b. H. Preis Fr. 3.—

Es wird manchem Leser von französischer Frontliteratur ähnlich ergangen sein wie mir: er wird bedauert haben, daß ihm dies und das dunkel blieb, da ihn seine eigenen und die Sprachkenntnisse seiner Wörterbücher im Stiche ließen, denn die Soldatenausdrücke der französischen Kämpfer sind ebenso eigenartig wie die unsern. Das handliche Argot-Buch Hunger ist daher sehr zu begrüßen, umso mehr als es recht zuverlässig ist, wie ich in zahllosen Fällen zu erkennen Gelegenheit hatte.

H. M.

Hindenburgs Siegeszug gegen Rußland. Kurzgefaßte volkstümliche Darstellung seiner Feldzüge von *Hans Niemann*. Mit zahlreichen Kartenskizzen im Text und auf Tafeln. Berlin 1917. Ernst Siegfried Mittler & Sohn.

Wie das hier schon angekündigte Büchlein „Hindenburg's Winterschlacht in Masuren“ gehört auch das gegenwärtige zu den gut geschriebenen und anschaulichen Darstellungen aus dem Weltkriege, wie denn Niemann überhaupt vorzüglich zu schildern versteht. Die zahlreichen Karten illustrieren den Inhalt. Ob allerdings, wie im Vorwort zu lesen steht, „Blücher der einzige Feldherr war, den die Verbündeten gegen Napoleon aufzuweisen hatten“, wäre noch zu beweisen.

H. M.